

AGRICULTURE SUR BRÛLIS ET CHANGEMENTS CULTURELS. CAS DES INDIENS WAYĀPI ET PALIKUR À GUYANE:

Pierre Grenand ()*

On présente deux cas d'évolution d'agricultures sur brûlis tournées traditionnelles vers la subsistance. Ensuite, on discute brièvement les possibilités d'insertion de ces agricultures dans le cadre du développement régional.

INTRODUCTION

Les populations envisagées sont: les indiens Wayāpi et Palikur qui vivent dans la zone frontalière Guyane Française + Brésil— au nombre de 580 et 1 000 personnes, chacune.

(*) Etnologue, Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, Centre de Cayenne.

CARACTÉRISATION DES ECOSYSTÈMES PALIKUR ET WAYAPI

On fait l'analyse au niveau de chaque écosystème (cf. Fig. 1):

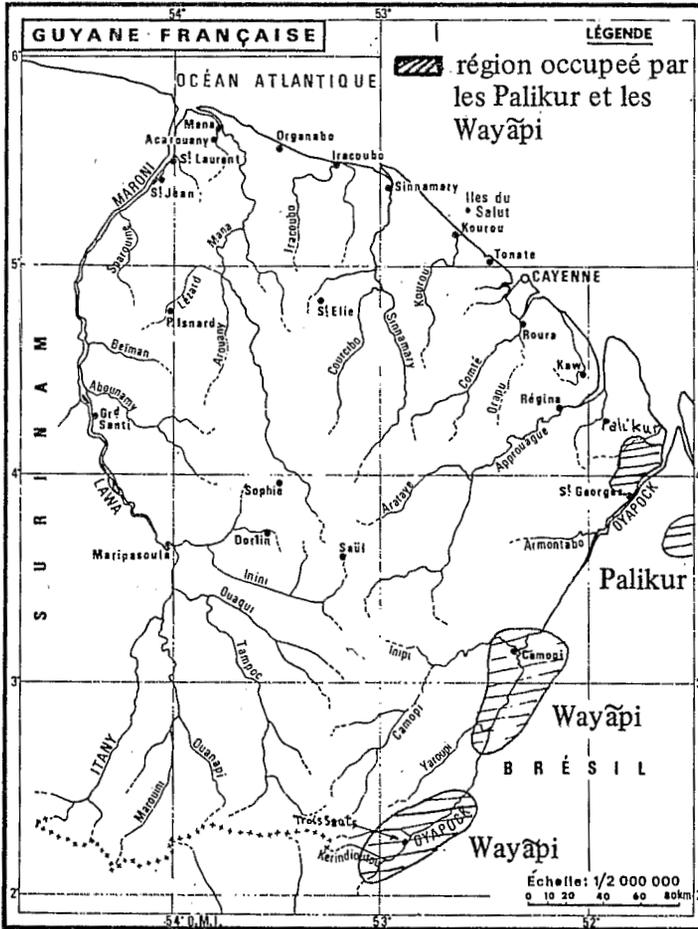


Fig. 1. Régions occupées par les Palikur et les Wayapi.

a. Ecosystème Palikur

Ces indiens habitent dans une zone limitée et caractérisée par quatre milieux différents: la mangrove, la forêt inondable, des savanes inondées huit mois sur 12, entrecoupées de lacs et d'îlots de forêts de terre ferme. Ces derniers représentent 10 % de la surface.

L'élément aquatique constitue un lien qui permet l'exploitation des quatre milieux aux moments, de la concentration ou maturité, maximales des produits animaux ou végétaux qui caractérisent chacun d'entre eux. L'agriculture sur brûlis est pratiquée sur les îlots de terre ferme et s'intègre dans un cycle contraignant et non à l'inverse.

Au XX^{ème} siècle, l'agriculture itinérante des Palikur a succédé à des formes complexes d'agriculture sur buttes au XVII^{ème} siècle relayée au XIX^{ème} siècle — par un système semi-permanent sur mottes et billons. A partir du XVI^{ème} siècle jusqu'au début de notre siècle l'évolution du système agricole est liée à la fonte démographique.

b. Ecosystème Wayãpi

Au contraire les Wayãpi jouissent sans partage des immenses forêts de terre ferme qui couvrent la totalité de leur territoire. L'exploitation méthodique du milieu se fait à partir d'un point, le village, d'où l'indien rayonne de manière à toujours rentrer le soir (15 km environ).

Le fléchissement du rendement dans les domaines de la pêche, de la chasse, de la cueillette, et de l'agriculture, et non le seul épuisement des terres; entraîne, le déplacement du village et son installation au centre d'une nouvelle zone de pluriexploitation. Dans ce système, l'agriculture n'est plus subordonnée aux autres activités, mais devient une des quatre composantes d'un système agro-forestier où l'abattis n'est exploité que pendant l'an, et la forêt secondaire, qui le remplace vite, est une réserve pour certains produits de chasse et de cueillette.

Donc, on arrive à une situation paradoxale, d'un côté, les Palikur amenés à développer anciennement une agriculture raffinée pour pouvoir bénéficier de l'ensemble des ressources d'un milieu diversifié et riche, mais peu étendu; et d'autre côté, les Wayãpi limités par leurs déplacements dans un milieu illimité. Ils ont développé une agriculture à impact léger sur le milieu, puisque la condition même de leur abondance est l'exploitation changeante des secteurs accessibles à partir d'un village.

ÉVOLUTION DES AGRICULTURES PALIKUR ET WAYËPI

a. Les Palikur

À la suite de la perte de l'Amapa par la France en 1900, des Palikur s'installent en Guyane Française; mais, ils continuent à entretenir des relations avec le coeur de l'ethnie au Brésil. Cependant, les nations souveraines, Brésil et France, ne s'accomodent pas de cette symbiose. Dans ce sens, on examine le cas extrême d'une communauté installée sur la rive française, près du bourg créole de Saint-Georges de l'Oyapock.

Dès 1955, les villageois répondent à une demande créole. Ils se font pourvoyeurs de produits de chasse, de cueillette et même agricoles (farine de manioc). En 1968, on commence des travaux d'aménagement d'une piste d'aviation, ce qui demande de la main-d'oeuvre bien payée, et pourtant d'autres Palikur arrivent. Cette communauté nombreuse, désormais accolée au bourg de Saint-Georges, attire l'attention de l'administration qui les accorde l'identité française, des subventions diverses et la scolarisation des enfants.

Les Amérindiens venus au bourg créole pour peu de temps, se trouvent dans l'incapacité de repartir, même de poursuivre leurs activités coutumières. Installés en effet sur des terres des autres au milieu d'agriculteurs non-indiens, les Palikur ne sont plus maîtres de leur écosystème. En 1974 ils se voient accorder une concession de terre de 15 ha pour quinze chefs de familles, non pas pour les faire vivre

un an, mais pour, en plus, y faire les rotations nécessaires. Dès 1978, six chefs de familles sont obligés d'ouvrir des parcelles sauvages hors du lot attribué.

On essaie aujourd'hui, d'améliorer l'agriculture de ces indiens; alors qu'il est patent, que l'on ne peut qu'à grands frais amender des terres déjà sur-exploitées. Les Amérindiens répondent à cette concession par l'abandon de l'agriculture. Ils s'engagent comme prospecteurs géologues, chasseurs professionnels, pêcheurs sur chalutiers, bûcherons; ils choisissent entre deux prolétarisations, la plus rentable.

Dans le cas des Palikur, leur seule chance de survie passe par l'intervention de l'État qui possède les moyens administratifs et pourtant de permettre constituer la communauté pour se bénéficier d'une infrastructure de base (école, dispensaire, atelier) sur les terres vierges d'un cours d'eau voisin, la Crique Gabaret. Autrement dit, les Palikur demandent le droit de se déplacer. Si l'on considère qu'il s'agit d'une entreprise philanthropique; on peut se demander si la structure même de la société tolère de telles actions.

b. Les Wayãpi

L'évolution de cette population est particulièrement simple. Le cas des Wayãpi du Haut-Oyapock groupe le plus caractéristique de ce groupement. En 1942, ils entrent en contact avec les Français, d'abord intermittent puis permanent, à partir de 1971. L'assistance sanitaire et matérielle ont amené un certain regroupement des communautés sans pour autant entraîner de déplacements importants. L'achat de biens matériels extérieurs est permis surtout par des prestations familiales de l'État, par des emplois tertiaires à temps partiel et par des gratifications aux chefs de village. Il résulte que l'écosystème reste très similaire à ce qu'il était au siècle dernier.

Paradoxalement à ce qui se passe fréquemment, on peut véritablement parler ici d'évolution dans le sens d'une meilleure appréhension du milieu. En ce sens, on examine le cas de l'agriculture. Entre 1950 et 1955, dans le Haut-Oyapock, pour les quatorze chefs de famille, on a ouvert 7.8 abattis par an. La superficie moyenne d'un abattis était de 0.34

Entre 1971 et 1977; après l'introduction du moteur hors-bord, d'un outillage métallique abondant et une nette amélioration de la situation sanitaire; on a pour une seule, des trois communautés issues des deux existant entre 1950-1955, 20.7 producteurs ouvrant 19.7 abattis par an. La surface moyenne est de 0.51 ha.

Certes, une telle évolution a besoin d'une modification des stratégies. Le moteur hors-bord leur permet de faire, à la distance les abattis sur le sol qu'ils désirent. Autant dire qu'il permet de faire face à l'accroissement démographique aussi bien qu'à usure des sols. L'outillage métallique abondant et l'abondance d'une force de travail jeune permet d'attaquer des forêts renfermant des arbres géants ou au bois dur.

Ces modifications légères, mais marquées de l'agriculture Wayãpi, servent essentiellement à amplifier certains aspects d'une vie sociale florissante, principalement le système du don et du contre-don qui prend sa place à l'intérieur d'un cycle magnifisant de fêtes. A l'opposé des Palikur; on a donc chez les Wayãpi. une récupération totale des moyens d'intégration mis en jeu par l'Occident, au profit d'une économie ludique d'abondance. Cette situation est largement permise par l'isolement géographique des communautés Wayãpi et par la jouissance sans partage du milieu forestier de terre ferme.

DISCUSSION

De l'analyse des deux systèmes agricoles, on peut déduire un nombre d'éléments de réflexion sur l'avenir de l'agriculture sur brûlis par rapport à une population importante, une économie de marché et une amélioration technique.

a. Agriculture sur brûlis et population importante

En l'absence d'une appréciation quantitative, il est certain que les 3 000 indiens, les 5 500 noirs réfugiés, et les 3 000 mulâtres qui vivent à la campagne en Guyane Française pourraient être dix fois

plus nombreux s'ion continue à vivre d'agriculture sur brûlis. Or, la concentration des abattis autour des postes administratifs ou des communes, sur des terres depuis longtemps exploitées est contraire au développement d'une agriculture sur brûlis productive.

b. Agriculture sur brûlis et économie de marché

Pour donner un produit commercialisable, cette agriculture doit fournir un travail maximal pour un prix cependant abordable pour l'acheteur; ce qui nécessite une contrainte pénible pour des sociétés bâties sur le modèle Wayãpi où **trois jours de travail hebdomadaire** seulement, assurent la subsistance et permettent les loisirs. Par ailleurs, l'économie de marché implique l'exportation des produits à un coût bas et dans un délai rapide; d'où la concentration des centres de production, contraire à l'économie des sols. et favorisant la prolifération des parasites et viroses diverses. Enfin, l'ouverture sur l'économie de marché implique un recyclage très large de la production, donc l'abandon de la structure sociale attachée à l'agriculture sur brûlis. Dans ce cas, il n'est pas évident que l'agriculture reste une activité professionnelle économiquement viable face à d'autres proposées par le monde occidental.

c. Agriculture sur brûlis et amélioration technique

Dans le cadre d'une autosubsistance, il est certain que des modifications subtiles sont possibles. L'observation de l'histoire des populations amériindiennes met en évidence des changements technologiques, des associations végétales différentes qui permettent de comprendre qu'il existe de multiples variantes de l'agriculture sur brûlis. Les amendements dont il est question ici sont de toute autre nature. Il s'agit de l'amélioration que des techniciens occidentaux souhaitent pouvoir apporter dans des cas cruciaux, comme les Palikur de Saint-Georges. Par exemple, l'amélioration de l'abattis à coup d'engrais ou l'intervention phytosanitaire revient à une aberration, si l'on pense qu'une courte séquence d'exploitation et une longue séquence de régénération forestière peuvent éviter ces opérations coûteuses; c'est-

à-dire que la transformation des Amérindiens en agriculteurs modernes, riziculteurs ou maraîchers implique que l'agriculture prend pour eux toute une autre signification culturelle.

CONCLUSIONS

On constate qu'il est vain de vouloir intégrer une telle agriculture sur brûlis dans le cadre d'une économie de marché; *a fortiori* dans celui d'un développement de la région de la Guyane. En sens inverse, si l'on envisage de freiner la croissance des populations urbaines largement assistées, comme c'est le cas en Guyane, il est certain que la stimulation discrète des écosystèmes traditionnels permettrait un allègement certain de la part du budget consacré à ce département d'Outre-Mer, et un surcroît d'épanouissement pour les sociétés rurales dont l'héritage culturel vaut plus que la production de légumes.

BIBLIOGRAPHIE

1. GRENAND, F. et HAXAIRE, C. Monographie d'un abattis Wayãpi. JATBA. 24(4):285-310. 1977.
2. -----, DREYFUS-GAMELON, S. et GRENAND, P. Rapport sur la situation des indiens Palikur du Bas-Oyapock. In Mission CNRS-ORSTOM, 1978. 10 p. Document de diffusion restreinte.
3. -----, et GRENAND, P. Les Amérindiens de Guyane Française aujourd'hui; éléments de compréhension. JSAT 66: 361-382. 1979.
4. GRENAND, P. Introduction à l'univers Wayãpi. Paris, SELAF, 1980. 380 p. Sous presse.
5. IAPARRA, M., ESPIRITO SANTO, D. et IOIO, A. Os meses na lingua Palikur. Belem, Para, Brasil, 1976.
6. NIMUENDAJU, C. Die Palikur Indianer und ihre Nachbarn. Göteborgs Kongl. vet. vitt. Hand. 31(2). 1926.

12.11.80
(... ..)

**CARIBBEAN SEMINAR
ON FARMING SYSTEMS
RESEARCH
METHODOLOGY**

5.4.80
E

**Jean Servant
Antonio Pinchinat**

Coordinators



Pointe-à-Pitre, Guadeloupe, F.W.I.

May 4-8, 1980

Echange